LE SPIRITUALISTE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

[ÉCHO MENSUEL.]

"Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur: ils vous répondront."

Vol. II, No. 1. — Janvier, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)................ $2 00
" CE CAHIER.............................. 0 20
" TROIS CAHIERS.......................... 0 50



NOUVELLE-ORLEANS.

Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

ON S'ABONNE AUSSI,

(Les frais de poste en-sus :)

États-Unis.

NEW-YORK : Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

CHICAGO : Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 47.

Canada.

MONTREAL : Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 13.

France.

PARIS : Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5.

LE SPIRITUALISTE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

" Ils ne sont pas *morts*.
Parlez-leur : ils vous répondront."

VOLUME II.



PUBLIÉ PAR JOS. BARTHET, NOUVELLE-ORLÉANS.

1858.

OBJECTIONS.

Sur le simple récit de voyageurs, on croit à la Chine, aux glaces polaires. On devrait croire aussi à ce qu'attestent des milliers de témoins, éloignés les uns des autres, et qui n'ont pas pu s'entendre pour propager des faussetés identiques.

Lorsque, il y a quelques années, les phénomènes du spiritualisme moderne étaient encore peu répandus, on pouvait excuser un homme qui prétendait tout expliquer par l'action fluidique, l'erreur du témoignage, l'hallucination et la collusion. Forcé de reconnaître que la Bible rapporte des faits semblables, mais aveuglé par son respect pour le *saint* livre, il se tirait d'embarras en disant que jusqu'à la fin de l'ère apostolique il y avait eu des "miracles divins," mais qu'il n'y avait plus maintenant que des "maladies nerveuses." Ce langage était déplorable alors ; son équivalent est impardonnable aujourd'hui.

Nous disions, il y a six mois, que des professeurs de Cambridge s'étaient érigés en aréopage, non pour juger, mais pour condamner ce dont ils ne savaient pas le premier mot. Cette prétendue *investigation*, de la part de tels hommes, a pu faire croire à un examen sérieux; mais il n'en a pas été ainsi, et c'est encore l'histoire des bâtons flottants : de loin cela peut paraître quelque chose ; de près ce n'est rien. Ces messieurs promirent de faire un rapport au public ; ce rapport n'a pas encore paru. L'instigateur de cette affaire, l'éditeur du Boston *Courier*, professeur de grec à la dite Université, promettait encore l'autre jour que ce rapport serait fait ; et, en attendant, il insulte des hommes qui le valent sans doute, mais qui ne sont pas des bigots ; il s'en prend surtout à Mr. Woodman (dont nous avons parlé, Vol. I, p. 257,) et, après avoir reconnu que c'est un digne adversaire, pour l'honnêteté et l'intelligence, et que sa brochure est de beaucoup la meilleure défense spiritualiste qu'il ait eu le *malheur* de lire, il dit : "Non-seulement Mr. Woodman n'a jamais vu ce qu'il prétend avoir vu, en fait de manifestations spirituelles, mais nous sommes fondé à dire qu'il ne *croit* pas l'avoir vu.... Le témoignage est contredit par une loi physique, et cette contradiction a plus de poids que la contradiction la plus positive de témoins vivants."

Mr. Woodman lui répond : Mais vous croyez à des faits analogues rapportés dans la Bible ; par exemple, à ceux-ci :

"On vit paraître des doigts et comme la main d'un homme qui écrivait près du chandelier sur la muraille de la salle du roi" (Daniel, V, 5.) Une hache étant tombée dans l'eau, Elisée "coupa un morceau de bois, le jeta au même endroit, et le fer nagea sur l'eau " (Rois, liv. IV, ch. VI, 5-6.) Les lois de la nature sont les mêmes aujourd'hui que du temps de Daniel et d'Elisée.

C'est bien différent, réplique le professeur de grec : " ces choses sont l'expression de la volonté de Dieu, et, dans ce sens, elles sont en harmonie avec les lois naturelles." Puis, comme pour en finir (mais il n'a sans doute pas fini,) acculé dans une impasse d'où il espère sortir par l'injure, il a de nouveau recours au démenti : "Nous répétons que Mr. Woodman n'a jamais vu une table se mouvoir sans l'application des forces physiques ordinaires ; il n'a jamais vu de piano se lever pour retomber ensuite, sans que l'on y employât un levier quelconque ; il n'a jamais entendu un coup sans qu'il y eût un frappeur très-substantiel pour le produire," &c. C'est-à-dire, *vous avez menti !*

Et nous qui avons *vu*, *entendu* et *touché* les mêmes choses, et qui l'avons publié, il y a trois ans ; nous qui, en plein jour, avons reçu des saluts d'une table très-lourde que personne ne touchait ; nous qui avons été levé en l'air, avec la table sur laquelle nous nous tenions debout, et même avec un ami, le tout ensemble pesant plus de trois cents livres, lorsque personne autre ne touchait la table excepté deux enfants dont les mains y étaient superposées, nous avons donc menti aussi ! Et comme nous allons dire, dans une autre partie de ce cahier, ce que nous avons constaté l'autre soir, et que plus de vingt personnes vont le certifier avec nous, nous allons donc mentir tous ensemble ! Bien obligé, Mr. le professeur de grec ; vous prouvez au moins combien le public est peu judicieux en vous chargeant, vous et ceux qui vous ressemblent, d'élever la jeunesse : la science que vous inculquez à vos élèves marche sans doute de pair avec la politesse de votre langage !

Dans le courant de l'année qui vient de finir, nous avons repoussé plusieurs fois les attaques virulentes d'un journal qui se dit religieux ; et ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu connaissance de ces attaques, ont pu trouver que notre défense était sévère. Nous aurions sans doute mieux fait de ne pas répondre à des déclamations insensées : nous aurions agi plus selon nos goûts, et la vérité n'y aurait rien perdu, car elle n'a besoin que d'être exposée avec calme. C'est ce que nous tâcherons de faire désormais, sans nous préoccuper de

l'intolérance religieuse qui est tout aussi grande chez les protestants que chez les catholiques : ce que ces derniers disent être l'œuvre des démons, les autres le déclarent mensonge, comme nous le disions tout à l'heure. Mais des dénégations aussi maladroites seront un argument plus puissant en faveur de notre cause, que bien des affirmations ; la passion égare les hommes : elle leur fait appuyer, à leur insu, précisément ce qu'ils ont la volonté de combattre, et, bien souvent, l'importance d'une vérité peut se mesurer à la violence de l'opposition qu'elle soulève : ce sont deux jauges parallèles. Que nos adversaires aillent donc leur train ; nous continuerons à citer des *faits*, et les faits ont aussi leur logique.

Des hommes, d'ailleurs très-judicieux et bienveillants, admettent les faits, mais non l'explication que les spiritualistes en donnent : ils ne veulent pas croire à l'intervention d'intelligences extra-mondaines, d'abord parce que, disent-ils, un écrivain belge a expliqué tout cela par *l'électro-biologie*, et qu'il pourrait se faire qu'il eût raison ! Ensuite, parce que le cerveau du médium ne fait peut-être que refléter les idées d'un voisin, ou d'un homme éloigné ! Enfin, parce que les communications que nous publions, et tant d'autres qui leur ressemblent, peuvent bien dépasser les connaissances des médiums qui les fournissent et être écrites dans un temps comparativement très-court, mais qu'elles n'excèdent pas la capacité des esprits incarnés ! . . . .

L'explication *électro-biologique* a pu satisfaire celui qui l'a formulée, et ceux qui n'ont pas vu plus que lui ; mais elle a le défaut ordinaire des discussions *à priori* : on n'explique jamais bien ce qu'on a mal vu, ou que l'on n'a point vu. Ensuite, savons-nous si les invisibles qui peuvent ou veulent communiquer avec nous, sont nécessairement supérieurs à ce qu'ils étaient ici-bas ? Pour apprendre, il faut du temps ; et l'homme qui ne sait rien le jour de sa mort, ne sera guère plus avancé le lendemain. Enfin, pourquoi les invisibles nous entretiendraient-ils de choses au-dessus de notre portée, ou étrangères à nos besoins ? pourquoi, par exemple, nous parleraient-ils de l'autre monde, si cela devait nous faire négliger celui-ci où nous avons tant à faire pour nous-mêmes et pour nos semblables ?

On ajoute : “ S'il s'agissait d'un vaste ensemble de connaissances qui ne peuvent s'acquérir que par un long et pénible travail, il n'en serait pas de même.” Eh bien, à cette objection nous opposons un grand fait (pour ne parler que de celui-là)

dans la personne de Mr. A. J. Davis qui commença par garder des bestiaux, puis fit des souliers, alla *cinq mois seulement* à une *école de village*, et fut ensuite somnambulisé pour les malades. Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il dicta le grand ouvrage où se trouve la prophétie dont nous avons parlé (Vol. I, page 233,) et, depuis cette époque, combien d'autres livres n'a-t-il pas produits et de quoi n'a-t-il pas traité ! Nous sommes donc en droit de demander, à notre tour : Où puise-t-il ce vaste ensemble de connaissances qu'il n'a point acquises par le travail ?

Mais ces objections nous sont faites généralement par des hommes raisonnables et de bonne foi, qui n'ont pas eu l'avantage de voir les choses se passer sous leurs yeux. Qu'ils cherchent ! et ils ne tarderont pas à être tout à fait des nôtres. Afin de les aider, nous allons donner ci-après une lettre où l'on nous parle d'expériences très-propres à convaincre, mais peu utiles quand on est déjà convaincu : on a besoin alors de mieux que cela. Nous engageons les sceptiques de toutes les classes à mettre en pratique ces moyens si simples, et dont ils peuvent lire d'autres curieux résultats dans deux petites brochures fort intéressantes, ayant pour titres : *Mémoires d'une planchette*, et *Conversations et poësies extranaturelles obtenues d'une planchette à crayon*, par P. F. Mathieu, ancien pharmacien, à Paris.

CORRESPONDANCE.

Angers, le 1er *décembre* 1857.

. . . . Depuis 1853, je suis un fervent spiritualiste ; car j'ai été sur-le-champ frappé des résultats que mes coopérateurs et moi avons obtenus dans nos communications métapneumatiques, d'abord avec la table, et bientôt après avec la corbeille, ou un petit disque en paille fine : moyen le plus sûr d'obtenir la pensée pure des esprits . . . .

Différents ouvrages sur le spiritualisme ont paru en France ; mais le clergé en a quelquefois acheté le fonds pour les mettre au néant. Cependant nous avons en Mr. Cahagnet un auteur incapable de vendre sa plume, et travaillant, depuis plus de deux ans, à l'*Encyclopédie magnétique et spiritualiste.* Sa spécialité est de mettre ses somnambules en rapport direct avec les décédés, dont ils donnent, avec une parfaite exactitude, les signalements physiques, moraux et intellectuels ; ils transmettent les réponses que

leur font les trépassés, et tout est saisissant de vérité dans les détails de famille et à l'égard des personnes éloignées. On va chez ce magnétiseur, de toutes les parties de l'Europe.

J'ai fait venir différents ouvrages des Etats-Unis, et je remarque avec étonnement qu'on ne paraît pas y user de ce moyen, si précieux puisque les lucides de haute puissance voient parfaitement les décédés évoqués, notamment une dame Adèle (†) qui ne se trompe jamais sur les détails de la mise des spiritualisés, quelque étrangers qu'ils aient pu être ; sur les maladies, les goûts qu'ils ont pu avoir ; les accidents qui ont pu leur arriver. Moi-même j'ai éprouvé cette somnambule qui m'aurait bouleversé l'imagination, si je n'avais pas été au courant de cette singulière faculté, et je vais tout à l'heure vous faire connaître cette séance.

Dans un ouvrage de Mr. Cahagnet, j'avais lu qu'on peut avoir des apparitions de parents ou amis, en les évoquant mentalement trois ou quatre fois par jour pendant une semaine, surtout si l'on a des objets qui leur aient appartenu. J'avais, d'une belle-sœur, un médaillon avec son chiffre formé de ses cheveux. Je fis donc l'évocation. Deux ou trois nuits après, je fus éveillé *comme par une décharge électrique* qui me fit bondir sur mon lit, mais sans douleur, et je vis une lueur très-brillante, mais sans forme arrêtée. Deux ou trois nuits après, éveillé de même, je sentis une ondulation très-forte de mon matelas supérieur, comme un tremblement de terre, accompagné d'un bruit de craquement formidable dans mon bois de lit. Appuyé sur mon coude, je réfléchissais à ce double effet, lorsque, au bout de trois minutes, je le ressentis de nouveau. J'eus alors un vif pressentiment que j'en éprouverais neuf comme cela, bien certain que c'était dû à quelque esprit. En effet, je *sentis* et *entendis* très-vigoureusement neuf fois ce double effet. Je dis alors : Il faut nous entendre ; tu produiras cet effet double une fois pour dire *oui* et deux fois pour dire *non*. Nous établîmes ainsi une conversation; mais ma femme s'éveilla en disant: Qu'y a-t-il donc là? Je la calmai en lui répondant que je m'étais retourné trop brusquement ; puis, m'adressant à ma belle-sœur : Restons-en là, pour ne pas effrayer ta sœur, et tout fut fini. Toutefois, je lui exprimai combien je désirais qu'elle se fît voir et qu'elle me parlât. Deux nuits après je fus éveillé de la même manière, et, en ouvrant les yeux, je vis devant moi deux figures de femmes, robes flottantes, à l'état phosphorescent, et j'entendis *une voix*

(†) Voyez *Arcanes de la vie future dévoilés*, par L. Alph. Cahagnet Paris, 1848. Traduit sous le titre *The Celestial Telegraph*, New-York.

claire et sonore disant : " Henriette et sa sœur. " J'ai parfaitement reconnu la première sur-le-champ, et la seconde quelque temps après, par souvenir, comme vous allez le voir.

Allant à l'exposition universelle, je poussai jusqu'à Argenteuil, à deux lieues de Paris, chez M. Cahagnet, où je fis demander cette même belle-sœur Henriette. Mme Adèle me dit: " La voilà ! Je vois une femme d'environ quarante-cinq ans, morte depuis quelques années, d'un sang décomposé." (Exact. Elle était hydropique.) "Elle était très-vive, spirituelle, d'un caractère hardi, décidé, mais bonne; elle aimait les livres dont je la vois entourée." (Elle s'occupait de poésie. Tout cela est exact.)"Taille peu élevée, cheveux châtains, beau front, beaux sourcils, bel œil brun, nez petit et légèrement aquilin, petite bouche, lèvres minces, figure ovale, peau un peu brune, mais elle est pâle." (Le tout très-exact.) — Où sont placés son père et sa mère ? — " Elle dit que son père est élevé, " (il était pieux, bon et sans défauts,) " mais que sa mère n'est pas au même *rayon*." (Quoique ayant une nombreuse famille, elle aimait à vivre dans le désœuvrement le plus condamnable, passant sa vie les bras croisés, dans un fauteuil, et sacrifiant trop au luxe.)—Où est son oncle, le chanoine ?—"Elle me dit qu'il est dans les ténèbres." (Ses défauts principaux étaient la luxure et la gourmandise.) — Quels sont ceux de ses frères qu'elle voit le plus ? — " Avec sa sœur elle voit Jules et Henri. " (A cette mention de sa sœur je fus intrigué, parce que je ne pensais plus à elle qui était morte en 1805, long-temps avant mon mariage, et que je ne l'avais vue que deux fois, quelques instants. J'avais bien connu Henri, mais j'entendais parler de Jules pour la première fois. Cependant je supposai que ce devait être son frère aîné que Henriette, la dernière de douze enfants, n'avait jamais vu, pas plus que moi, sur la terre ; car il était mort jeune, en pays étranger, et on ne l'appelait jamais que par le nom de famille : d'où il est résulté que ni frères ni sœurs n'avaient jamais connu ce prénom, et, depuis lors, je l'ai reconnu très-exact, après des investigations *ad hoc*. On ne peut donc pas dire que la lucide ait pris ce nom dans ma pensée.) — Demandez à ma belle-sœur si, parmi toutes ses tantes, elle n'en avait pas une dans une position peu commune ? — "Elle demande si vous voulez parler de la religieuse ? " — Quel rang avait-elle ? — " Elle dit qu'elle était la supérieure de son couvent. " (Exact.)—Comment la nommait-on ?—" Elle dit qu'elle ne s'en souvient plus, mais que le nom finissait en *tion*." — Ne serait-ce pas *Visitation* ? — " Oui, elle dit

qu'elle se le rappelle bien maintenant." (Si l'une ou l'autre avait lu dans ma pensée, elle eût dit de suite *Visitation.*) Le prénom de sa tante ? — "Angélique." (Exact.) — N'était-elle pas méchante, acariâtre ? — "Oh non ! elle dit qu'au contraire elle était de la plus grande douceur." (Exact.) Voit-elle sur moi quelque chose de remarquable pour elle ? "Elle dit voir un bijou : elle croit que c'est une *bague.*" (Et moi, je savais bien que c'était un *médaillon.*) Mais je n'ai pourtant rien sur les doigts ! — "Non ; elle dit qu'elle voit ce bijou sous vos vêtements." — Qu'y a-t-il dans ce bijou ?—"Elle dit voir un chiffre fait de ses cheveux, et ajoute : Dites à mon beau-frère que je l'ai toujours beaucoup aimé ; que je suis sensible à ce souvenir, et que c'est moi qui, il y a peu de temps, l'ai réveillé parce que, couché trop à plat, il allait être atteint d'une apoplexie." Que l'on juge de ma surprise ! Il y avait environ deux mois qu'en effet j'avais été éveillé brusquement, et je m'étais senti alors étouffé et la tête si lourde, que je serais tombé si j'avais été debout, et je dus me tenir assis sur mon lit jusqu'au jour et porter remède à mon état. Certes, j'étais loin de penser que je dusse mon réveil insolite à ma belle-sœur ; cette circonstance n'avait pas occupé trois jours mes souvenirs. Ce n'est donc pas moi qui suggérai cet avis. La lucide dit ensuite : "Mais elle n'est pas seule !" (Je croyais qu'elle la voyait avec son père.) Elle ajouta : "C'est une femme qui est un peu loin ; je la vois d'une taille ordinaire, belle chevelure châtain foncé, figure ronde ; elle porte trente-cinq ans environ ; beaux traits, mais figure fatiguée." — Demandez-lui son nom ? — "Je crois qu'elle dit *Joséphine* ; elle est loin."

Il est remarquable pour moi qu'Henriette, que j'avais seule évoquée quelques mois avant cette séance et ce jour-là, s'était, chaque fois, fait accompagner de cette même sœur (*Julie* et non Joséphine) que je ne croyais pas trouver là, et je pus me souvenir que c'était bien elle que j'avais vue lors de la première apparition. Elle n'avait que vingt-six ans quand elle mourut ; mais la lucide a pu lui en donner trente-cinq, parce que, épileptique depuis long-temps avant sa mort, et très-grasse, elle portait cet âge. Encore une preuve que la lucide n'a pas pris "trente-cinq ans" dans ma pensée ; et de même elle a cru entendre *Joséphine,* lorsque je savais bien que c'était *Julie.* Enfin, Henriette m'a fait dire que c'est bien elle qui m'est apparue plusieurs fois.

Nos sceptiques ont souvent recours à ce moyen, du prétendu *reflet de pensée,* pour combattre la foi dans les esprits,

dans leur présence et dans leur action sur nous ; mais j'ai toujours à leur opposer mille faits qui les étourdissent et ne leur laissent que la sotte ressource de dire que nous sommes des dupes ou des imposteurs :—

A un esprit dont l'écriture trop coulée était presque illisible, nous dîmes: Pourriez-vous écrire en ronde ? Il répondit par ces mots, formant un cercle: "Vous moquez-vous de moi?" Un autre, au lieu d'aller à la ligne, continuait, en écrivant sens dessus dessous de droite à gauche, et reprenait ensuite comme il avait commencé. Un troisième commençait toujours ses phrases par la dernière lettre du dernier mot, et remontait ainsi jusqu'à la première lettre, de droite à gauche, en intercalant des lettres majuscules dans les mots. Je voudrais savoir comment nos finauds s'y prendraient pour en faire autant, sous une corbeille tenue par deux, trois ou quatre personnes! J'ai entre les mains une feuille de la plus *belle écriture* que j'aie vu donner par les esprits ; elle a été écrite chez des personnes de nos amis, par *leur domestique*, ou mieux, sous ses doigts et ceux de deux autres filles, toutes trois ne connaissant pas l'alphabet. Elles se sont exercées en l'absence de leurs maîtres, et leur ont ensuite montré ce qu'elles avaient écrit ainsi, comme: "Adolphe Cau.... est allé chez Joséphine Bar.... Mlle. X. se mariera le 1er. Juillet, " &tc.

(*La suite au numéro prochain.*)

" *Un fervent spiritualiste*" a eu la bonté de nous écrire de Paris, le 20 décembre, et nous recevons sa lettre presque en même temps que la première des *Communications détachées* qu'on lira plus loin, dans ce cahier. Les mêmes vues sont exprimées dans les deux écrits, et nous sommes heureux d'avoir manifesté nous-même des dispositions conformes, comme on le verra aux dernières lignes de la page 4, ci-dessus, qui était déjà composée. Merci aux amis qui veillent sur nous, dans l'un et l'autre monde ; merci encore au bienveillant anonyme pour le livre qu'il nous annonce, mais qui ne nous est pas encore parvenu.

MANIFESTATIONS DIVERSES.

Un médium dont il a été souvent parlé dans les journaux de Boston, Mr. SQUIRE, vient d'arriver à la Nouvelle-Orléans, où il compte passer quelques semaines, et nous en avertissons nos lecteurs afin qu'ils puissent vérifier ce dont nous allons les entretenir dans cet article. Mr. Squire est un charmant jeune homme, très-intelligent et fort bien élevé ; c'est avec une complaisance parfaite qu'il nous a déjà donné deux séances, et nous allons raconter ce qu'il y a eu de plus remarquable la seconde fois ; c'était dans une maison où il n'était jamais venu auparavant ; l'appartement est vaste ; nous étions une quarantaine de personnes, des deux sexes ; il y avait des sceptiques et des croyants. La première table que l'on a offerte au médium a été trouvée convenable, quoique un peu légère : elle est ronde, ayant trois pieds de diamètre; elle est montée sur quatre pieds sans roulettes, et pèse environ cinquante livres.

1o. Le médium et sept personnes de l'autre sexe, que celui-là voyait pour la première fois, ont pu trouver place contre la table, sur des chaises ; le reste des spectateurs se tenaient généralement debout, en arrière. Une lampe de Carcel, posée sur la table, donnait une grande clarté. Une montre ordinaire a été examinée par toutes les personnes qui ont voulu la prendre dans leurs mains : elle s'ouvre par devant, et l'usage de l'ongle est deux fois nécessaire pour cette opération ; puis, lorsque le mouvement est levé, il est encore recouvert par une calotte en cuivre, garnie d'une agraffe semi-circulaire que l'on fait glisser à volonté pour fixer ou enlever cette calotte. La montre ferme très-bien, et avec bruit ; une pression quelconque ne pourrait pas la faire ouvrir : il faut des doigts et un ongle, ou leur équivalent. A cette montre tenait une chaîne ; le médium en a enroulé le bout libre autour de son index, et sa main a été soigneusement enveloppée d'un mouchoir qui a été solidement noué; puis encore d'un autre mouchoir par dessus le premier, et enfin des épingles ont fixé les mouchoirs à la chaîne, tout contre la main. La montre alors s'est trouvée pendante à six ou sept pouces, et il est certain que les doigts, enveloppés et attachés comme il vient d'être dit, n'auraient pas pu l'ouvrir. Ces dispositions étant prises, le médium a passé la main et la montre sous la table ; son autre main et *toutes* les mains du premier cercle étaient posées sur la table, autour de la lampe, à la vue de tout le monde.

Bientôt après nous avons entendu le bruit de la montre qui s'ouvrait, puis celui de la calotte intérieure qui tombait sur le parquet. Le médium a remonté sa main : la montre était ouverte, et la calotte intérieure absente. — Cette dernière a été ramassée. Les attaches de la main étaient parfaitement intactes.

2o. Nous avons fourni un carton et une feuille de papier blanc que l'on a examinée et marquée; un crayon a été posé sur la feuille de papier qui était placée elle-même sur le carton ; le médium ayant pris le bord du carton et du papier entre le pouce et les autres doigts, a passé le tout sous la table (horizontalement et avec précaution, pour que le crayon ne tombât pas ;) l'autre main du médium et *toutes* les mains du premier cercle étaient sur la table, comme à l'expérience précédente. Presque aussitôt nous avons *tous* entendu le frôlement du papier et des coups précipités, comme si on l'eût frappé avec le crayon ; ce bruit a été répété, avec une intention marquée, et il semblait qu'on voulût nous dire: *Me voici; vous allez être satisfaits.* Nous avons entendu ensuite un autre bruit, tel que celui qu'on fait en écrivant avec force et rapidement ; puis, celui du papier que l'on arrachait vivement, et enfin le bruit du crayon qui tombait. On a ramassé ces objets. La page qui avait été reconnue intacte et que l'on avait marquée, contenait alors ces mots, au crayon, fortement indiqués, d'une bonne écriture procédant d'une direction *opposée* au médium : *Good evening all. Bonsoir Madame et Monsieur.* — C'est peut-être faute de connaître suffisamment notre langue, que l'invisible a fait usage du singulier, au lieu de parler au pluriel.

3o. Adossé contre le grand côté d'un lit, le médium s'est fait attacher les pieds aux montants de la chaise sur laquelle il était assis ; il a posé sa main gauche sur la table que nous avons déjà désignée, et qui avait été placée devant lui ; sa main droite a été tenue par un sceptique qui, en raison même de sa grande incrédulité, méritait bien cette préférence. La main droite de celui-ci tenait la main gauche d'une autre personne, et ainsi de suite : il y avait, de la sorte, un cercle de personnes assises à trois pieds environ de la table, et se tenant par les mains ; ce cercle était fermé au pied du lit par une personne aussi sûre que le sceptique dont nous venons de parler, et le médium seul était dans le cercle. On a masqué la lumière, mais le médium l'a réclamée presque aussitôt: l'obscurité n'avait pas duré plus de trois à quatre secondes. La table s'est trouvée alors sur le lit, couchée sur le côté, en

arrière du médium, et elle avait dû faire, par dessus la tête de celui-ci, trois quarts de révolution dans un plan vertical. — Les pieds du médium étaient attachés comme auparavant.

4o. Plusieurs personnes ont fait successivement cette autre expérience, conjointement avec le médium: La personne et le médium, placés côte à côte et se tenant debout, prenaient le bord de la table entre leurs doigts, les quatre mains se touchant ; on masquait la lumière, et aussitôt la table s'élevait, en se renversant, et se posait sur la tête de la personne qui faisait l'expérience : c'est là qu'on la voyait au retour de la lumière, qui n'avait été cachée qu'un instant, et cela s'opérait sans le moindre effort.

On s'est même servi plusieurs fois, dans cette expérience, d'une grande table carrée, beaucoup plus lourde que la table ronde que nous avons décrite : ç'a été particulièrement le cas avec le sceptique dont nous parlions tout à l'heure. Celui-ci a déclaré s'être bien convaincu que le médium n'avait employé aucune force ; et comme il n'en avait employé lui-même aucune, il a conclu de ce *fait positif* que "le diable devait être de l'autre côté de la table." Du reste, ce monsieur nous a autorisé, ainsi que beaucoup d'autres personnes, à mettre son nom au bas de ce rapport.

5o. Le médium s'est assis à cinq ou six pas du lit, auquel il a présenté le flanc ; il s'est fait attacher à la chaise, par les pieds, les genoux et le milieu du corps ; la table ronde à été placée devant lui, et il pensait qu'elle aurait été lancée sur le lit. La lumière ayant été cachée, nous avons entendu la table marcher un instant sur deux pieds, alternativement, puis un violent craquement est venu nous surprendre. L'appartement ayant été éclairé, on a vu que la table avait été lancée vers notre incrédule, qu'elle n'avait pas atteint, ayant heurté contre le bois de lit sur lequel le tablier s'était brisé.

6o. Malgré ce dégât, la table a pu servir encore à cette autre expérience qui a été renouvelée plusieurs fois : Une personne s'asseyait sur la table ; le médium, assis sur une chaise, à longueur de bras, et présentant le flanc à la table, posait la main sur celle-ci ; on cachait la lumière, et alors la table s'élevait en l'air et s'y balançait légèrement un instant avec la personne : tous les expérimentateurs ont déclaré que les pieds de la table ne touchaient plus au parquet. Il y a eu ceci de particulier que, lorsque c'était un monsieur, il a été invariablement jeté en bas, avec la table sur le dos ; mais lorsqu'une demoiselle a tenté l'entreprise, l'invisible a été assez galant pour reposer la table doucement à sa place.

Ces divers résultats ont paru satisfaire tout le monde. Quelques médiums se sont assis, dans l'espoir que des communications nous seraient faites par écrit, et, en effet, deux médiums ont été influencés dans ce but. A ce moment, plusieurs personnes se retiraient, et nous avons demandé s'il y en avait qui voulussent nous permettre de les citer comme témoins ; nous désignerons tout à l'heure celles qui nous ont donné cette autorisation. L'invisible BOOTH a été un des premiers ; il s'est annoncé par ces mots [en anglais] : *Mettez Booth* ; puis, lorsque Mr. Train s'est nommé, Booth a repris : *Mr. Train and a train of others*, [Mr. Train et une *traînée* d'autres.] Enfin il a écrit qu'un esprit français avait une communication à nous faire, et bientôt, en effet, la même main a fourni un article qui n'a pas de rapport avec les expériences de la soirée, et que, pour cette raison, nous mettons en réserve. M. Squire, après avoir longtemps retenu sa main, a fini par céder, et voici la traduction de ce qui nous est venu par cette voie [l'adresse était en français ; nous la supprimons]:

"Quoique ignorant la langue de votre nation, ce n'en est pas moins pour moi un vif sentiment de bonheur de pouvoir ainsi vous venir en aide et me mettre en relation avec ceux d'entre vous qui avez pris à tâche, en y consacrant quelque peu de votre temps, de pénétrer dans les profondeurs de la grande manifestation que depuis si longtemps, nous qui habitons une autre sphère fesons nos efforts pour mettre à la portée de ceux qui vivent sur la terre. Depuis mon admission dans le monde des ombres (ou des esprits), voyageur errant, j'ai parcouru bien des contrées et j'ai suspendu ma course au-dessus des campagnes du beau pays de France que le soleil réchauffe de ses feux. Oh ! que sa vaste étendue partout reflète l'image du pittoresque, l'essence de l'harmonie et la pensée sympathique ! Aussi ai-je aspiré à me livrer à la chaleureuse hospitalité de son peuple, et planant au-dessus d'eux, sur les ailes de la lumière d'en haut, leur narrer les choses d'outre-tombe dont la connaissance développerait chez eux, en les élevant, un ordre d'existence supérieur et plus heureux que leur état actuel. Mais je suis appelé à remplir ma tâche, dans un milieu qui m'est plus familier, entouré de ceux dont les cœurs généreux avaient jadis été avec moi en communion de bienveillance et d'affection. Puisse Dieu hâter l'œuvre sainte ! tels sont les vœux, telle est l'aspiration de tous les esprits auxquels il est donné de s'arrêter au-dessus de votre terre, porteurs de ses immortelles vérités. Et tant que la vérité, déroulant sa bannière mystique aux yeux des mortels, conti-

nuera à planer au-dessus des espaces terrestres, aussi longtemps les hommes seront appelés à recevoir, n'importe par quelle voie, ses enseignements merveilleux, dons précieux de la Divinité. Puisse Dieu hâter vos efforts dans une si noble cause, pour l'avancement d'une œuvre que vous poursuivez avec tant de persévérance et d'élan ! c'est là l'ardent désir de celui qui a cherché à vous servir ce soir, 16 janvier.

G. E. Farrar."

(Mr. Farrar est mort à Boston, il y a peu d'années, à l'âge de vingt-trois ans.)

Voici maintenant les noms des témoins qui nous ont autorisé à les citer ; ils sont assez connus, sans que nous donnions aussi leurs adresses :

J. O. Harris, Dl. Hockersmith, G. Dupuy, Mme. Dupuy, Mlle. C. Guérin, Mme. E. LeBlanc, Mlle. A. Moret, Mr. E. C. Marc, Mme. Marc, Mlle. O. Marc, Mlle. E. Marc, H. W. Reynolds, T. F. Weil, E. Guérin, E. Priollaut, H. Train, N. Rivera, J. Lamothe, J. B. Lamothe, S. Runkel, W. A. Gray, J. Gentil, Capt. McKeige, A. Hardouin, J. Gérard, John Marshall, E. L. Bercier.

Nous avons assisté à deux autres séances, depuis celle que nous venons de rapporter : l'une a eu lieu dans une maison particulière, avec peu de monde ; l'autre, dans une salle quasi-publique, au milieu d'une foule qui allait et venait. Des conditions aussi dissemblables nous ont montré, une fois de plus, combien il est préférable d'étudier en petit comité ; car, dans les grandes assemblées, on prend mal des précautions nécessaires, le bon ordre n'existe plus, les effets sont lents à se produire, l'impatience s'en mêle, et trop de gens contestent à l'avance et tout haut ce qu'ils n'ont pas encore vu, se persuadant qu'on est là pour les tromper, lorsque, au contraire, on voudrait les aider à s'éclairer. Les uns voudraient que l'on procédât d'une manière ; les autres, d'une autre ; car on ne se rend pas la justice de reconnaître que l'on ignore absolument les conditions nécessaires à la production des phénomènes : c'est comme si l'on voulait exiger que le télégraphe électrique transmît des dépêches, en supprimant le conducteur métallique, ou que le daguerréotype fît ses portraits directement à la lumière !....

Nous regrettons, comme tant d'autres, que les effets qui se produisent en présence de Mr. Squire exigent l'obscurité ; mais *nous avons vu* plus fort que cela *au grand jour*, et nous

espérons que, tôt ou tard, les gens qui nous considèrent aujourd'hui comme des dupes, auront la même satisfaction.

☞ Nous avons oublié de dire [page 13, à la fin de la 3e expérience], que le sceptique n'avait senti aucun mouvement dans la main du médium ; et, [même page, à la fin de la 5e expérience] que les attaches du médium étaient restées intactes.

TÉLÉGRAPHIE OCCULTE.

Les plus avancés de nos antagonistes appelleraient sans doute des *coïncidences* les deux faits que voici :

1o. Dans la soirée du 18 janvier, l'invisible Booth, faisant usage de la main du médium dont notre dernier numéro signalait le début, nous dit que nous recevrions, le lendemain, une communication d'un médium qui se trouve, depuis quelque temps, à cinquante lieues d'ici ; nous ne reçûmes pourtant rien le lendemain. Le soir, Booth nous dit que ce serait pour le jour suivant, et qu'au surplus il était présent lorsque l'article avait été écrit ; cette fois, la prédiction s'est vérifiée: nous avons reçu, le 20, la première des *Communications détachées* ci-après.

2o. Le médium qui l'a fournie sait quand et comment nos séances ont lieu ; sa lettre d'envoi porte la date du 12, à dix heures du soir, c'est-à-dire immédiatement après avoir écrit la communication, et nous lisons dans cette lettre : "Je crois que les signataires se trompent ; le mardi n'est pas jour de séance pour le médium dont on veut sans doute parler, et personne autre, que je sache, ne répond à l'idée que l'on donne de ce médium." Eh bien, non : les signataires de la communication ne se sont pas trompés ; car, par une rare exception, le médium en question s'était joint à nous ce soir-là, 12 janvier, et, vers les 9 heures, sa main écrivait un long article qui dura 33 minutes, et qui ne fut pas signé d'abord, mais, sur notre demande, un nom y fut apposé, et ce nom était autrefois celui d'un romancier célèbre.

La ligne télégraphique est donc admirablement servie, et nous sommes bien gardés. Grâces à qui de droit !

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

Mardi, 12 janvier, 9 heures du soir. (*)

Nous désirons que cette communication soit insérée.

Au moment où nous faisons écrire ces lignes, un médium de la Nouvelle-Orléans écrit une communication que nous verrions publier avec le plus grand déplaisir ; les médiums à préventions attirent les esprits inférieurs et prévenus comme eux-mêmes. Nous avions le désir et l'espérance de maintenir le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans* au rang de journal sérieux : nous voulions qu'il respirât la morale la plus pure, mais en même temps la plus conciliante et la charité la plus douce, la plus universelle ; nous le voyons avec peine, avec regret faire place dans ses colonnes à des articles frisant l'obscène et bons pour le *Charivari*, mais assurément très-hors de place dans un journal qui fait profession d'élever les idées et de rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Nous le déclarons donc ici sérieusement et irrévocablement : si le *Spiritualiste* continue à publier des articles provenant d'esprits inférieurs, faciles à reconnaître par leur tendance haineuse et par l'esprit de parti qu'ils respirent, soit que ces esprits signent leur véritable nom, soit qu'ils se revêtent de noms d'emprunt, nous nous croirons obligés de cesser nos communications avec le médium sans préjugés, qui d'ordinaire nous sert d'interprète. Nous nous y croirons obligés, parce que mêler nos noms d'esprits sérieux et bienveillants à des noms d'esprits turbulents et excitateurs, ce serait ôter aux nôtres l'ascendant qu'ils peuvent exercer sur les lecteurs qui, jusqu'à présent, les tiennent en vénération, et se sentent disposés à croire, à révérer et à mettre en pratique les vérités, les maximes et les conseils au bas desquels ces noms sont apposés.

Nous voyons avec un vif regret les facultés remarquables d'un médium éminemment intelligent, menacer de tourner au détriment de la cause qu'il croit servir, et nous lui recommandons d'exercer plus d'empire sur ses inclinations peu charitables, afin que les esprits haineux aient moins de pouvoir sur lui.

Une fois encore, et c'est la dernière, car si vous méprisez notre avis en cela, nous vous abandonnerons aux inférieurs ; une fois donc encore, laissez en paix l'église catholique, les

(*) Ceci a été écrit loin de la ville, comme nous l'avons dit à l'article qui précède : *Télégraphie occulte.*

autres églises et leurs pasteurs ; prenez contre eux des armes dans leurs écrits : nous vous y avons autorisés, personne ne vous en blâmera et cela ouvrira les yeux à beaucoup ; mais restez-en là. Convainquez les peuples que vous êtes meilleurs et plus chrétiens que vos opposants, et non que vous êtes plus sarcastiques et plus méchants qu'eux, et gardez de la dignité dans toutes vos paroles. Le *Spiritualiste* n'a pas été suggéré pour qu'on en fît un journal pour rire, mais un journal intéressant et digne. Il doit être sérieux et noble ; il peut aller jusqu'au sourire, mais le gros rire doit en être banni. Eh ! quoi, vous êtes bien aises de rencontrer des esprits qui flattent vos penchants à la haine, et qui décrient et bafouent ce que vous n'aimez pas. Ah ! messieurs, c'est là un sentiment bien terrestre, bien vulgaire, bien mesquin, qui n'a rien en soi de grand ni de généreux ni de spiritualiste. Rappelez-vous cette parole et faites-en la règle de votre conduite : *Rien n'est si doux que ce qui est fort.* Vous êtes forts, car vous vous appuyez sur la vérité, chose éternelle, et sur l'éternité, chose vraie ; aussi grandes l'une que l'autre, aussi fortes l'une que l'autre ; impérissables, indestructibles toutes deux. Soyez doux, afin que le monde sache que vous sentez la force en vous ; laissez la violence et la satire à ceux qui n'ont pas d'armes plus fortes à opposer. Qu'on ne trouve pas dans votre journal ces pages amusantes pour le lecteur frivole, mais répugnantes pour l'homme sérieux qui cherche, non à rire, mais à être convaincu ; qui cherche, non de l'esprit moqueur et de mordantes plaisanteries, mais une morale élevée, des vérités consolantes, une indulgence universelle. Que nos médiums s'occupent de s'affranchir des sentiments étroits qu'ils nourrissent ; qu'ils ne considèrent pas seulement une partie de l'humanité pour en voir les défauts et les ridicules, mais l'humanité tout entière pour en comprendre les besoins et les douleurs. Quand ils seront ainsi disposés, les esprits inférieurs ne les dirigeront point à leur gré, et les autres trouveront du plaisir à les prendre pour interprètes.

Nous vous avons dit que le spiritualisme avait à édifier et à détruire ; mais vous avons-nous jamais insinué que ce serait par la raillerie bouffonne qu'il détruirait ? Non, non. Constatez gravement et simplement les abus et les erreurs des sectes, non pour les insulter, mais pour les éclairer et les convaincre ; qu'en vous lisant on sente percer l'amour de la vérité, et non l'esprit de parti. Et si des esprits mal-intentionnés viennent, la haine au cœur et le fiel à la bouche, vous

dicter des pages venimeuses, anti-chrétiennes, anti-spiritualistes, de quelque nom qu'ils les signent, quelque esprit qu'ils y déploient, quelque rancune qu'ils flattent en vous, laissez de côté leurs productions dangereuses ; que si cela vous amuse, lisez-les en petit comité, mais n'allez pas plus loin. Non ; si, comme nous voulons le croire, vous tenez à l'avancement de la cause spiritualiste, si elle vous est chère et sacrée, ne publiez jamais, ne mettez jamais de semblables communications sous les yeux d'un public chancelant ou incrédule.

Léon X, Affre, Sibour, Fenelon, Clement XIV, Bossuet, Becus, Druy, Bridaine, D. Gay, A. de Musset, Beranger, A. Bianchi, Gilbert, Husson, Paul de Tarse, Lapeyre, Jesus, Ignace de L., E. Sue, Shelling, Vincent de P., Mahomet, H. de Balzac.

Entre bien d'autres choses qui ont été dites contre le spiritualisme, plusieurs personnes considèrent comme une des plus sérieuses l'objection que voici : Si vous affirmez aux mortels qu'on est heureux dans les sphères, qu'il n'y a pas d'éternelle punition et que l'on ne peut que progresser sans fin dans la suite des âges, qui empêchera vos croyants de se débarrasser des misères humaines avant le terme fixé par la nature ? Souvent la vie nous pèse ; nous comptons par milliers nos souffrances sans pouvoir, à ce qu'il nous semble, leur opposer le moindre petit bonheur. Pourquoi donc alors ne pas rejeter loin de nous cette existence pénible et nous envoler, joyeux et délivrés, vers les sphères invisibles où le bonheur nous attend ? —Nous allons aujourd'hui répondre à cette objection aussi clairement et aussi positivement que cela nous sera possible.

Vous arriverez dans les sphères après vous être défaits de la vie, comme quelqu'un qui se présenterait dans une société, à un dîner, à une soirée intime où il n'aurait pas été invité. Chacun autour de lui serait heureux, gai, affectueux, mais lui resterait étranger à ce bonheur, à cette gaîté, à cet échange d'affection ; nul ne lui parlerait, nul ne s'en occuperait, à moins que pour se dire : Que fait là cet intrus ? qui l'a invité ? comment est-il venu ? Et le bonheur des autres ne serait pour lui qu'un objet d'envie ; ne servirait qu'à lui faire mieux sentir son isolement. Voilà quel serait votre sort dans les sphères.

Pouvez-vous imaginer une situation plus pénible et de laquelle on puisse à meilleur droit désirer sortir ? Mais le départ vous serait impossible et l'embarras, l'isolement, la honte dureraient jusqu'au moment où vous auriez dû, selon les lois de la nature, sortir involontairement de la vie. Alors seulement vous pourriez vous mêler aux autres ; mais que de temps s'écoulerait encore avant que l'impression faite sur les esprits par votre désertion, fût entièrement effacée !

Ainsi donc, le spiritualisme, bien qu'il ait pour base la conviction d'une vie postérieure et plus heureuse, ne conduira pas ses adeptes au suicide ; mais en les consolant des douleurs terrestres, en les rendant moins sensibles à ce qui n'atteint que passagèrement leur bien-être, il les détournera souvent de l'idée même du suicide. Ceux qui se rendent coupables de ce crime suprême, peuvent se ranger en trois classes : Ceux qui n'ont aucune croyance en la vie future ; ceux qui comptent sur la bonté de Dieu pour leur pardonner leur crime en considération de la douleur qui les y a poussés ; ceux qui sont persuadés qu'ils passent à une vie meilleure : comme les amants qui meurent de compagnie, persuadés qu'ils vont se rejoindre, et qui préfèrent la mort ensemble à la vie séparés l'un de l'autre. Ces derniers sont spiritualistes sans le savoir ; seulement ce sont des spiritualistes peu éclairés. Ils ne se hâteraient pas tant de sortir du monde où les chances du sort peuvent les réunir, quelles que soient les circonstances présentes, s'ils savaient que dans le monde où ils vont, ils seront sûrement, sans hasard possible, séparés jusqu'à l'époque où ils auraient dû quitter naturellement la terre. Et encore il peut arriver qu'ils se soient trompés l'un sur l'autre ; qu'ils aient pris pour une sympathie complète, pour un amour réel, ce qui n'était qu'une fièvre de la tête ou des sens, et qu'arrivés à l'autre bord, ils s'aperçoivent qu'ils ont été déçus, et que chacun voie sur terre la créature qu'il eût réellement aimée et avec laquelle il eût trouvé un des plus forts éléments du bonheur : l'amour partagé et immortel.

Presque tous ceux qui se sont suicidés s'en seraient abstenus, s'ils avaient su, comme les spiritualistes le savent, qu'au-delà du tombeau commence une existence réelle, heureuse, infinie, sans craintes, sans terreurs, sans dissolution. Ils auraient trouvé, dans cette douce certitude, la consolation à leurs peines, le courage dans leurs travaux et dans leurs luttes, et une sorte de mépris élevé pour les passagères douleurs de cette vie si courte, si courte en face de l'éternité, en même temps que dans leurs heures de faiblesse et de découragement,

ils eussent été détournés de la pensée du suicide, par la certitude d'en être punis ; par la conviction intime, que tout vrai spiritualistedoit avoir, que le suicide a son châtiment certain, plus sévère, plus pénible que les mortels ne peuvent bien le concevoir; car l'esprit dégagé de l'enveloppe du corps, acquiert ou plutôt recouvre une sensibilité, une finesse d'impressions, une force de ressentiment que chez vous autres hommes la matière atténue toujours plus ou moins, et le moins ici est encore beaucoup.

L'esprit ressent donc au centuple l'humiliation, l'isolement et toutes les peines qui en proviennent, et, de fait, sa situation de suicidé lui est infiniment plus désagréable que ne l'eût été la misère ou la douleur à laquelle il s'était flatté d'échapper par sa mort volontaire. Le spiritualiste ne se suicidera donc pas ; il vivra avec l'espérance, avec la certitude de voir cesser ses maux, de les voir remplacer par un bonheur d'autant plus grand et plus parfait, que sa patience sur terre aura été plus méritoire.

Affre.

Dans ce moment de trouble et de désordre financier ; quand les fortunes les mieux affermies croulent de toutes parts ; quand les crédits les mieux consolidés s'affaissent ; quand les économies péniblement amassées disparaissent, enfouies avec l'or du riche, dans l'abîme des spéculations ; quand chacun cherche à expliquer à son point de vue la cause ou les causes de ces désastreux effets, les esprits seuls resteront-ils muets spectateurs de ces faits émouvants ? Non, sans doute; c'est à l'heure où les biens de la terre montrent à nu leur fragilité et leur néant, c'est à l'heure où les consolations et les espérances sont le plus nécessaires, que des voix célestes doivent surtout se faire entendre : car celui qui, hier encore, étourdi par le bruit des fêtes, par le fracas des plaisirs, par le joyeux tintement de l'or, fût resté sourd à leurs paroles, aujourd'hui peut-être, seul en face de sa ruine, seul avec sa douleur et son désespoir, les écoutera, attentif et recueilli, et les laissera tomber une à une sur son cœur éprouvé et adouci.

Chercherons-nous ensemble, mes frères, les causes de tout ce mal ? Elles sont multiples, elles sont puissantes, elles sont tristes à considérer. Remontons à la source d'où elles ont découlé, d'où plutôt elles se sont précipitées comme un torrent dévastateur.

La source des maux, la source empoisonnée, mes frères,

c'est le mépris qu'on fait de son âme, de la partie supérieure de son être, pour ne s'occuper que de l'autre, que de ses besoins, de ses jouissances, de ses plaisirs. N'est-ce pas de là, en effet, que proviennent et l'ambition, soif inextinguible qui ne dit jamais : c'est assez ; et l'avidité insatiable qui se repaît indifféremment ou aux festins abondants du riche ou sur le seul morceau de pain du travailleur ; et l'égoïsme féroce qui ne tue pas peut-être, mais qui laisse mourir ? subtile distinction de mots qui malheureusement ne peut en établir une entre les choses. Or, vos spéculations imprudentes, vos entreprises hasardeuses, vos dépenses excessives, toutes les causes connues de ruine et de décadence proviennent de l'ambition, de la cupidité, de l'égoïsme : de la cupidité et de l'ambition, car il ne vous suffit pas d'avoir beaucoup, il vous faut davantage et davantage encore, et, selon le mot cruellement léger d'un romancier moderne, " rien n'est nécessaire que le superflu ; " de l'égoïsme, car pour vous enrichir outre mesure, il faut que d'autres se ruinent; car pour que vous puissiez fouler aux pieds le velours et l'hermine dans vos palais de marbre, il faut que d'autres marchent pieds nus sur la neige des rues ; que la nuit ils grelottent, souffrants et affamés, sans un lambeau pour réchauffer leurs membres, sans feu au foyer, sans pain à la table.

D'où vient le luxe qui vous épuise, et la friponnerie qui vous vole, et l'absence de principes qui fait que votre fortune, votre honneur, votre repos ne sont pas en sûreté même dans les mains de votre ami le plus intime ? D'où vient tout cela, sinon de ce que vous méprisez votre âme et la laissez inculte et infertile, tandis que, par tous les moyens possibles, vous voulez satisfaire et les demandes et les caprices du corps. Vous affectez d'estimer les hommes vertueux ; mais, au fond, vous n'avez pour eux, s'ils sont pauvres, que dédain ou pitié ; s'ils sont riches, vous honorez leur fortune, mais non leur vertu. Vous les plaignez si la fortune ne leur sourit pas, parce que, méprisant votre âme, vous ne comprenez pas que les hommes de bien trouvent le bonheur dans la culture incessante et le constant perfectionnement de la leur. Vous ne plaindriez pas, au contraire, vous envieriez un imbécile possesseur de belles maisons, de riches jardins, de grandes propriétés, qui se vêtirait bien, se logerait somptueusement et ferait de longs et succulents repas : celui-ci serait heureux à vos yeux, mais l'autre ! Allons donc ! un homme qui porte longtemps le même habit, et quel habit ! qui fait de légers repas, et quels repas ! qui habite un logement loué, et quel logement ! Il est

à plaindre à vos yeux, quelles que soient d'ailleurs ses vertus, ses lumières, la modération de ses désirs et la douceur de ses espérances au-delà de la tombe ; vous ne voudriez pas changer de destinée avec lui, Dieu vous en garde ! avec le riche, sot et sensuel, à la bonne heure.

Voyez par là combien vous méprisez votre âme ; voyez encore par les soins minutieux que vous accordez à votre corps, combien vous le préférez à celle qui l'anime. C'est de là, mes frères, que viennent tous vos maux ; n'en cherchez pas d'autre cause. Ah ! quand vous aurez appris à préférer au vase la divine liqueur qu'il contient ; quand vous chercherez à parer, à embellir, non l'enveloppe corruptible et vile, mais son habitante immortelle ; quand la vie de votre corps ne sera pas la seule qui ait du prix pour vous ; quand vous ne la considérerez, au contraire, que comme un passage inévitable à une vie mille fois meilleure, mille fois plus belle et plus précieuse, alors les défauts, source de vos malheurs, disparaîtront, et les malheurs avec eux ; alors plus d'ambition déréglée, plus d'égoïsme hideux, plus de cupidité honteuse, et, partant, plus de ces catastrophes qui bouleversent vos plans de bonheur, plus de ces orages soudains qui déracinent vos fortunes et vos espérances toutes mondaines. Ah ! du moins, tirez-en une utile leçon ; concluez-en, mes frères, que tout sur terre est incertain, douteux, sujet à périr, excepté la vie de l'homme de bien, de celui qui, déjà heureux dès ce monde, se sait appelé à un bonheur plus complet, plus parfait dans les sphères éternelles. BRIDAINE.

Le bonheur ne consiste pas à être haut placé, à être favorisé de la fortune, à posséder des palais, à accumuler des honneurs, à exciter l'admiration, l'envie ou la haine de ceux que le sort place au-dessous de vous. Aucune de ces choses prise en particulier ni toutes ces choses ensemble ne peuvent constituer le bonheur ; l'homme est fait pour plus que tout cela, et rien de ce que le temps limite ne peut le rendre heureux. Il peut trouver dans l'admiration, une certaine satisfaction d'amour-propre ; dans le spectacle des misères auxquelles il échappe, une consolation égoïste de celles qu'il est obligé de subir ; il peut trouver dans la conscience de l'envie qu'il excite, un méchant plaisir et un coupable triomphe ; mais tout cela ne peut le rendre heureux. Le bonheur ne dépend pas des circonstances extérieures ; il est tout dans le cœur de l'homme. Celui qui est persuadé qu'il a un devoir à remplir, une mission à accomplir, un but à atteindre, et qui y travaille

de toutes ses forces, de tous ses moyens, de tout son pouvoir, celui-là ne peut être complètement malheureux ; je dis plus, celui-là doit être heureux au fond de l'âme, et, pauvre, souffrant, persécuté, il ne changera pas son sort contre celui de l'homme riche, mais égoïste ; bien portant, mais inutile ; tranquille et respecté, mais oisif. Il sentira en lui-même quelque chose de fort qui le soutiendra dans les épreuves ; de doux, qui lui mitigera la souffrance ; de consolant, qui diminuera pour lui les ennuis et les rigueurs de la persécution qu'il endure. Le moindre rayon de soleil, luisant sur sa vie, le verra reconnaissant et joyeux ; la moindre fleur épanouie sous ses regards, lui versera des parfums suaves ; le moindre fruit mûri pour ses lèvres, aura pour lui des délices infinies ; car ce qu'il aura au fond du cœur, doublera pour lui le prix des bonnes choses et atténuera singulièrement les défauts des mauvaises.

L'homme de bien, l'homme volontairement utile sera donc véritablement l'homme heureux, celui qui sera bon pour ses semblables et qui aura la double conscience du devoir à remplir et du devoir rempli. “ Ah bah, diront les gens frivoles ! que nous parlez-vous de devoirs ? quel est ce mot sombre et glacial que vous venez jeter en travers de notre vie, et quel rapport y a-t-il entre le devoir et le bonheur ? Le bonheur, c'est le plaisir, les richesses, les triomphes.”

Les plaisirs ! fous, insensés. Demandez à cet homme de vingt-quatre ans, dont l'œil est éteint, dont le front est chauve, dont le cœur est de glace ; demandez-lui, à cet homme que les plaisirs ont fait insensible et vieux, quelle synonymie il a trouvé entre ces deux mots : plaisir et bonheur.

Les richesses ! Demandez à ce millionnaire avare que, dans quelques années, la mort aura fait plus pauvre que vous ; demandez à cette héritière qui ne sait et ne saura jamais si c'est elle ou sa fortune qu'on aime ; demandez à ce riche nerveux et ennuyé qui n'a pas de désirs et par conséquent pas d'espérances ; demandez à cet autre qui, plus à plaindre encore, n'a qu'un seul désir et ne peut le satisfaire, car il veut une de ces choses qui ne s'achètent point à prix d'or ; demandez à ceux-là et à tant d'autres, s'ils ont trouvé, dans leurs richesses, ce trésor inappréciable : le bonheur.

Les triomphes, la joie de l'ambition satisfaite, la célébrité, la gloire peut-être ! Demandez à Napoléon, demandez à Lamartine, demandez à Eugénie : la crainte, le dégoût, l'ennui doublent la plupart des triomphes ; le temps les efface tous. Sont-ils heureux, les grands conquérants, les grands écrivains, les beautés idolâtrées ? Non, non, mille fois non :

ils ont eu des moments de vif plaisir, mais peu de bonheur ; car une des conditions du bonheur, c'est la durabilité. Le souvenir d'une ovation ou d'une conquête, pas plus que les réminiscences d'un plaisir, pas plus que la possession d'une grande fortune, ne peut remplir le cœur d'un homme, ne peut le soutenir dans la douleur, dans la maladie, dans la perte de ceux qu'il aime. Une sainte conviction, une vie bien remplie, un œil qui voit le bien à faire, une main qui l'exécute : voilà les sources du bonheur, elles sont à la portée de tous ; voilà ce qui, à sa dernière heure, met un sourire sur les lèvres de l'homme de bien ; ce qui lui fait un front calme au milieu des tortures, un cœur serein au sein de la maladie et de la misère ; tandis qu'au moindre souffle de malheur, la fermeté apparente des faux heureux du monde, s'ébranle et s'écroule sur la terre.

Cherchez donc, ô vous tous qui voulez être heureux, cherchez le bonheur, non dans les plaisirs dont on se blase et qui tuent ; non dans les richesses qui deviennent une habitude et une nécessité ; non dans les triomphes qui passent si vite et laissent tant de vide ; mais cherchez le bonheur dans les joies toujours renaissantes, toujours plus fortes, toujours plus pures du devoir accompli ; cherchez-le dans ces biens qui vous suivent au-delà de la tombe ; dans les triomphes remportés sur votre égoïsme et votre paresse, source de tous maux. Ces triomphes-là sont durables : le temps n'en efface pas le souvenir ; la mort les rend éternels.

Ah ! ne dites plus qu'on ne peut pas être heureux sur la terre ; vous le seriez tous, si vous cherchiez le bonheur où il est.

Et vous, spiritualistes, vous qui vous savez appelés à une autre et impérissable existence, travaillez dès maintenant à vous rendre dignes du bonheur parfait auquel vous aspirez ; ne perdez pas en recherches frivoles les années de votre état rudimentaire : elles peuvent vous donner du bonheur, et surtout vous en faire mériter un plus grand encore. Employez-les donc de manière à ne les regretter jamais ; faites tout ce qu'il est en vous pour communiquer et infiltrer aux autres votre heureuse conviction : elle les disposera au détachement des richesses, des plaisirs, des vanités de la terre, et les fera meilleurs, ce qui est synonyme de plus heureux. Et vous, vous aurez rempli par là une partie de ce devoir dont l'entier accomplissement peut *seul* vous donner ce que vous chercheriez vainement dans toutes les choses extérieures de votre monde : le bonheur.

BOSSUET.

IMMORALITÉS ORTHODOXES.

Comparons encore aujourd'hui les maximes des casuistes avec les enseignements que nous recevons des esprits, et que le lecteur décide ensuite lesquels sont en harmonie avec la doctrine prêchée par Jésus.

" Si vous êtes marchand et qu'on taxe à trop bas prix vos marchandises, vous pouvez vous servir d'un faux poids, et, en conscience, nier avec serment, devant le juge, que vous vous soyez servi d'un faux poids, en sous-entendant *dont l'acheteur ait eu à souffrir.*

" Si vous avez tué Pierre en vous défendant légitimement, vous pouvez jurer devant le juge que vous ne l'avez pas tué, en sous-entendant *injustement.* "

(Le père GOBAT. *Œuvres morales.*)

" Lorsqu'un crime est secret, on peut nier que l'on en soit coupable, en sous-entendant *publiquement.* "

(Le père STOZ. *Du tribunal de la pénitence.*)

" Un fils qui s'est enivré et qui, dans l'ivresse, a tué son père, peut se réjouir du meurtre qu'il a commis, à cause des grands biens dont il est héritier. Comme on suppose que ce parricide n'a pas été prémédité, et que d'ailleurs il a pour objet de grandes richesses, objet qui est bon, ou du moins qui n'est certainement pas mauvais, il s'en suit que cette doctrine n'est pas répréhensible. " (Le père GOBAT. *Œuvres morales.*)

" Des enfants chrétiens et catholiques peuvent accuser leurs pères du crime d'hérésie, quoiqu'ils sachent que leurs pères seront pour cela brûlés et mis à mort.... Et non-seulement ils peuvent leur refuser la nourriture, si leurs pères tâchent de les détourner de la foi catholique ; mais ils peuvent licitement les tuer, sans péché, si leurs parents veulent les obliger par violence à abandonner la foi.

" Si un prêtre est attaqué à l'autel, il peut licitement tuer celui qui l'attaque, et achever ensuite le sacrifice de la messe.

" Si un juge commet une injustice et agit contre les lois, la personne lésée peut se défendre et tuer le juge. "

(Etienne FACUNDEZ, jésuite. *Traité des Commandements de l'Eglise.*)

C'est ce que dit également une des plus grandes lumières de l'Ordre, le célèbre Escobar, dans sa *Théologie morale*, Vol. IV, page 239.

"Est-il permis à un fils de tuer son père, lorsqu'il est proscrit ? Un grand nombre d'auteurs soutiennent qu'il le peut ; et, si ce père est nuisible à la société, je suis du sentiment de ces auteurs."

(J. de DICASTILLO, jésuite. *De la Justice et du Droit.*)

Escobar n'y a pas mis tant de façons, lorsqu'il a dit : "Régulièrement on peut tuer un homme pour la valeur d'un écu."

" Est-il permis de nous défendre jusqu'à mettre à mort celui qui nous attaque ? Si ce meurtre pouvait se faire sans scandale, il ne serait pas illicite ; et le droit de défendre sa vie n'appartient pas seulement à une personne privée contre une personne publique, mais aussi à un inférieur contre son supérieur, à un fils contre son père, à un clerc ou religieux contre un séculier, et réciproquement, sans que l'on encoure aucune irrégularité. "

(François AMICUS, jésuite. *Cours théologique.*)

" Il est permis de tuer pour se défendre, quel que soit l'agresseur : un fils peut tuer son père ; une femme, son mari ; un serviteur, son maître ; un laïque, son curé ; un soldat, son général ; un inférieur, son supérieur ; un accusé, son juge ; un écolier, son précepteur ; un sujet, son prince. "

(Jean AZOR, jésuite. *Abrégé des Cas de conscience.*)

" Il est certain qu'il est permis de tuer un voleur pour conserver des biens nécessaires à la vie, parce que l'agresseur s'attaque non-seulement aux biens, mais à la vie elle-même. Mais il est douteux s'il est permis de tuer celui qui portera injustement attaque à de grands biens, quoique *non nécessaires* à la vie. Si les biens ne peuvent être défendus avec succès, l'affaire paraît *probable*. La raison est que *la charité n'exige pas que quelqu'un fasse une perte notable de ses biens pour conserver la vie du prochain.* "

(L'abbé MOULLET, jésuite. *Compendium à l'usage des séminaires*, publié à Strasbourg, en 1843.)

Ces doctrines sont infâmes, et il s'en trouve de bien plus détestables encore dans une foule d'ouvrages des jésuites : par exemple, dans le *Manuel de la confession*, par Mgr. Bouvier, archevêque de Reims. Et pourtant les jésuites ont la confiance de beaucoup de chefs de famille qui leur envoient leurs enfants.... Nous avons dit, aux premières pages de ce cahier, combien les bigots professeurs de l'Université Harvard méritent peu la confiance du public ; que n'aurions-nous pas à dire des jésuites !....

Bornons-nous à citer leurs préceptes ; le public appréciera.